

In Memoriam

Nous manquerions à un devoir de gratitude et d'hommage sincères, si nous ne venions, à notre tour, saluer avec respect la disparition du prêtre distingué, de l'homme de lettres éminent et du patriote convaincu que fut M. l'abbé Gustave Bourassa.

Celui qui repose aujourd'hui dans l'in-pace du tombeau, "doux à la mort comme obéissant à la vie," laissant derrière lui la traînée lumineuse de ses talents et de ses vertus, a marqué d'un sceau indélébile les années trop courtes qu'il a passées sur la terre et consacré à jamais le souvenir pieux de son séjour parmi nous.

Il a été particulièrement l'ami de ceux que leur vocation a appelés à la carrière des lettres. Il avait compris tout le bien intellectuel et moral qui peut résulter d'une plume sagement dirigée, et ce genre d'apostolat offrait un attrait sensible à cet esprit largement éclairé que nourrissaient les saines doctrines et les généreuses aspirations. L'apport littéraire, de très forte valeur qu'il a fait lui-même à nos annales nationales, possède toutes les qualités de style, de forme et de fond qui resteront à l'honneur des lettres canadiennes.

Jamais,—on peut bien le reconnaître—écrivain ou prédicateur n'a porté plus loin le souci supérieur de la vérité, conséquence naturelle de la noblesse, de la droiture et de la loyauté de ses sentiments, et jamais aussi, parmi ceux qui ont reçu la mission d'instruire et d'évangéliser, ne fut poussé plus haut le désir sincère de servir Dieu et d'être utile à la patrie.

Il semble que c'était trop tôt partir quand, en pleine possession de ses facultés, l'avenir ouvrait ses vastes espaces à son zèle apostolique, et, ceux qui l'écoutaient encore, volontiers, auraient aimé lui dire, comme autrefois les disciples d'Emmaüs: "Restez avec nous, car le jour baisse."... Mais il avait déjà mérité de mourir, et, appelé par la volonté divine, il est allé recueillir

la récompense des mérites que nous lui connaissions, avec celle des sacrifices et des dévouements pratiqués dans le secret, que son âme délicate et fière cachait à tous.

Il s'est endormi dans l'éternité, laissant pour diminuer la tristesse profonde que nous cause sa perte irréparable, ces mots de Jésus à Marthe: *Celui qui croit en moi vivra.*

Sur ce front frappé de l'auguste majesté de la mort, brille maintenant l'éternel rayon, et, dans le silence douloureux de la crypte sombre,—lui qui aimait tant la lumière!—où il dort son ultime sommeil, jetons sur sa tombe, en communion avec ceux qui l'ont apprécié et vénéré, les fleurs impérissables des regrets indicibles.....

FRANÇOISE.

PETITE PAGE D'HISTOIRE

Au début du siècle dernier, quatre femmes se sont emparées de leur époque. L'une, Mme de Krudener, eut presque toutes les vertus et les faiblesses de son sexe. Elle fut, tour à tour, mère admirable, épouse fidèle, femme passionnée et coquette, dévouée et oublieuse, intrigante et sincère, éloquente et banale; elle n'atteignit pas le génie; mais elle arriva, par des chemins détournés, à une piété qui, pour être mystique, n'en fut pas moins réelle. Pour se venger de Napoléon, qui n'avait pas voulu lire "Valérie", elle força Alexandre à lire dans son cœur. Elle l'amena à Paris et à ses pieds. L'autre, Juliette Récamier, fut le portrait de la mode parisienne, de la puissance, de l'engouement peint par Gérard. Mme Swetchine hérita du salon de Madame Récamier et de ce qu'il y avait de vraiment vertueux dans l'âme mystique de Madame de Krudener. Sa vie, moins brillante, fut plus tranquille, son âme moins agitée, mais plus honnête. Elle eut du talent, de la bonté, des admira-

teurs et des amis; et sur des sommets moins élevés et plus paisibles, la plume de M. de Falloux lui a bâti un oratoire. Ce n'est pas la chapelle élevée par Châteaubriand à Juliette. C'est un ermitage en plein air, avec le soleil qui réchauffe les morts et les fleurs qui parfument leur souvenir. Des myosotis de son amie, il a fait des immortelles. Des quatre femmes dont nous avons parlé, Mme de Staël fut la plus complète, la plus vraiment femme. Elle seule, plus heureuse, plus achevée dans l'unité merveilleuse de sa vie, put lire à la postérité, comme Cornélie: "Voici mes enfants!..." Cela vaut encore mieux que "Corinne."

* * *

Juliette Bernard naquit à Lyon, au confluent de deux fleuves, comme Châteaubriand, "à la rencontre de deux siècles." Elle avait quinze ans, l'âge d'Eve, lorsque Dieu la créa pour l'amour et les voluptés permises, l'âge de l'Aurore, lorsqu'elle jette les fleurs du matin sur le passage du soleil. Elle avait quinze ans, l'âge où le jeune fille n'a bu, au calice de la vie, que les pleurs de la rosée, où elle n'a connu des rafales de l'existence que les caresses du zéphir, et des rumeurs de la foule que son frémissement sur son passage. A cette heure où tout ce qui sent, qui vit ou qui palpète, dans la nature, cherche à s'unir pour des baisers réciproques, Juliette Bernard épousa M. Récamier. Il avait trois fois son âge. Il n'avait ni beauté, ni noblesse, ni génie; il était riche et d'une excellente famille de commerçants en chapellerie.

Il est de nobles excuses pour certains mariages disproportionnés. On comprend l'admiration, quand elle se fait la complice inconsciente du cœur. Une jeune fille rencontre un vieillard glorieux; elle consent à épouser sa gloire; plus tard et insensiblement, l'admiration deviendra de la tendresse. Que Juliette Bernard eût épousé un Colomb octogénaire, un Montmorency ou un Châteaubriand, un pied dans la tombe de leurs aïeux: qui eût osé l'en blâmer? "Les hommes, a dit Pascal, prennent souvent leur imagination pour leur cœur." En 1807, Juliette